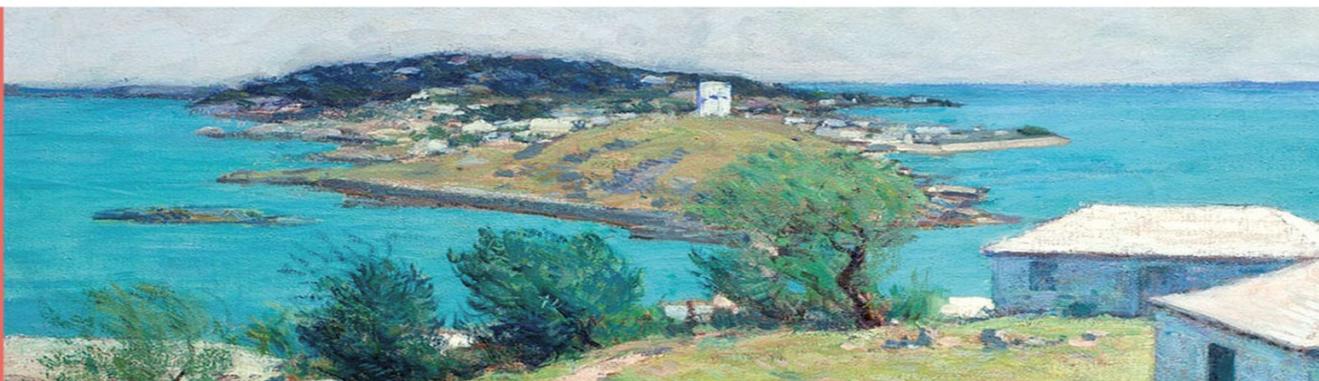


Frank Andriat

Le vieil enfant

*desclée
de
brouwer*



Littérature ouverte

Le vieil enfant

Du même auteur

Desclée de Brouwer

Avec l'Intime, 2009.

Pont désert, 2010.

Reçois et marche, 2011.

Jolie libraire dans la lumière, 2012.

Grasset-Jeunesse

Depuis ta mort, 2004.

Mon pire ami, 2006.

Voleur de vies, 2008.

À moitié vide, 2009.

Je voudr@is que tu..., 2011.

Ker éditions

Arrête ton baratin, les aventures de Bob Tarlouze, 2013.

Mise en scène, les aventures de Bob Tarlouze, 2014.

La Renaissance du Livre

L'arbre à frites, 2011.

Bart chez les Flamands, 2012.

Les profs au feu et l'école au milieu, 2013.

Marabout

Clés pour la paix intérieure, 2014.

Mijade

La remplaçante, 1996.

Rue Josaphat, 1999.

Ado blues, 2002.

Monsieur Bonheur, 2003.

La douce odeur des pommes, 2003.

Vidéo poisse, 2007.

Le coupable rêvé, avec André-Paul Duchâteau, 2007.

Tabou, 2008.

Journal de Jamila, 2008.

L'amour à boire, 2008.

Aurore barbare, 2008.

Rose bonbon, noir goudron, 2009.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il a parlé sans s'interrompre et elle l'a laissé dire, participant à son émoi, éprouvant au fond d'elle une crispation de plus en plus forte, ne trouvant ni les pensées, ni les mots qui libèrent. Pour se soulager, sans se concerter, ils s'occupent tous les deux du sachet de tisane plongé dans leur tasse, le soulèvent, le tournent sur une cuillère, observent les gouttes qui glissent dans le liquide ocre comme une forêt qui se prépare à l'hiver. « Tu veux un sucre ? » demande-t-elle, et lui, « Pourquoi pas ? », même si d'habitude, ni l'un ni l'autre n'ont besoin de sucrer leur tisane. Ça fait du bien, comme si, dans la crevasse immense qui vient de s'ouvrir sur le chemin paisible de leur vie, il était nécessaire d'apporter un semblant de douceur.

— Notre petit-fils ? a-t-elle murmuré.

— Oui, Ambre. Tu le verrais. Il est le portrait de son père, même si de sa mère, il a le teint hâlé et les cheveux noirs.

— Notre petit-fils ? a-t-elle répété encore chambrée par la nouvelle à laquelle elle ne s'attendait pas alors que lui, depuis des années, depuis la fulgurante colère de Sylvain, se posait des questions, voulait comprendre, même si toutes ses interrogations n'auraient abouti à rien sans cette invitation à venir présenter son livre à la librairie *Matins* où la tendre Maryline l'attendait avec une bombe dans la main.

— Tu te souviens de la fureur de Sylvain, de ses accusations lorsqu'il a découvert les documents sur lesquels je travaillais, cet accident, cette Maryline et lui, pâle comme un linge, me vilipendant outrageusement parce que j'étais entré dans son existence, parce que je le fliquais et son refus, depuis, de m'adresser la parole...

— Mais quel rapport ?

— Le livre a été publié, Maryline y a découvert son histoire et, miracle, elle est libraire aujourd'hui, elle m'a invité et...

Il n'a pas pu contenir plus longtemps l'émotion qui

l'étreignait, il a éclaté en sanglots et, elle, oubliant sa propre détresse, se levant, s'approchant de lui, prenant sa tête entre ses seins, le berçant, « Mon vieil enfant, mon amour », une mère, une femme consolatrice. Il s'est repris lentement, s'est écarté de l'écharpe protectrice des bras aimés, a murmuré pour refaire surface que leur tisane refroidissait. Elle a souri :

— Tu as raison, il ne faudrait surtout pas que notre tisane refroidisse lorsque nous apprenons une telle nouvelle.

Ils se sont serré les mains, complices, la vie a retrouvé des couleurs.

— Nous avons un petit-fils, a-t-elle dit.

Ensuite, posant le front contre le sien pour former avec lui une grotte rassurante, elle a ajouté avec envie et, dans les yeux, une espèce de gourmandise :

— Et tu l'as rencontré avant moi !

À nouveau assis l'un en face de l'autre, ils se sont regardés, ont siroté leur tisane ocre, gorgées lentes et profondes, le sucre la rendait moins fluide, moins abstraite, un peu collante comme une limace, mais elle était chaude encore, ça leur faisait du bien et ils écoutaient le silence. Ils étaient comme une barque sur une mer dévastée, secoués, à la merci des vagues furieuses et, dans la tempête, il s'agissait de ne rien faire, de la traverser, de se laisser mener par elle jusqu'à plus soif. La vie leur avait appris que les plus terribles ouragans finissent toujours par s'apaiser.

De la cuisine, il n'a pas la belle vue que lui offre la fenêtre de son bureau sur les arbres orangés et le vénérable poirier du jardin. La cuisine est orientée vers les collines et la lumière de l'automne y pénètre de façon plus dénudée, plus grise, moins dans les tons de sucre d'orge qui habillent le jardin. La route passe tout près et, de l'autre côté, quelques maisons de pierre jaune, chez la Cathy, chez la Marie et le David, des voisins sympathiques qu'il croise toujours avec le sourire. Il a songé à

eux, s'est dit « S'ils savaient ce qui nous advient subitement. » Il a répété l'adverbe en détachant chacune des syllabes et le « sub-te-ment » a pris son temps, est devenu lourd, puis s'est apaisé. Inutile de vouloir résister au flot qui nous emporte, Ambre et lui, noyés, mais ça ne durera qu'un long instant.

— Célestin?

Il a glissé ses doigts entre ceux qu'elle lui tendait.

— Maryline a envie de te rencontrer, tu imagines !

— Et le petit ?

— Antoine, c'est une autre histoire. Sa mère ne lui avait jamais parlé de Sylvain. Notre fils s'est servi d'elle comme d'une boîte aux lettres et a disparu, du jour au lendemain, sans laisser d'adresse.

— Comment a-t-il pu agir ainsi ?

— Je ne le comprends pas !

— Antoine vient donc de se découvrir un grand-père et un père ?

Il a acquiescé.

— Et je vais m'ajouter au cadeau surprise ! Pauvre gosse !

— Il ne lui faudra pas longtemps pour t'aimer.

— Tu parles pour toi, Célestin. Pour lui, je serai avant tout une étrangère et une intruse.

Ils ont laissé s'apaiser le roulis des vagues. Leurs pensées et leurs émotions étaient entraînées par plusieurs vents contraires. Fragiles, malmenés, ils ont cru chavirer, mais, au fond d'eux, l'espérance que leur couple complice avait construite et la douce certitude de pouvoir affronter l'écume folle qui fait toujours plus peur qu'elle n'est dangereuse.

— C'est un peu comme un roman qui débute, a-t-il murmuré. On se lance dans l'aventure sans trop savoir où elle va mener.

— Dans un roman, les personnages peuvent souffrir, pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leurs cheveux noirs mélangent les moirés tissés par la lumière. Ils sourient avec la même clarté et une franchise fleurie. Quand il écrit, il aime s'offrir le cadeau de leur présence, les sentir proches de lui comme il est ravi chaque fois qu'il tourne les yeux vers le visage d'Ambre, son cantique, celle qui lui donne chaque jour envie de vivre mieux et d'écrire des perles de bonheur à partager avec le monde. Sylvain n'est pas là. Sur son bureau, Sylvain serait une déchirure. Son visage fermé et ses yeux durs et l'histoire de moments manqués qu'ils contiennent. Il souhaite un jour trouver en lui suffisamment d'apaisement pour regarder son fils en face. Que lui reproche celui-ci ?

Plume s'étire dans le jardin, quitte le fauteuil d'osier et se tourne vers lui. Il aime l'atmosphère apaisante que dégage son chat, cette façon amène de profiter de chaque instant qui se déplie. Par la fenêtre ouverte, il entend bruissier l'automne avec appétit. Cette belle journée gonflée par le souvenir de l'été nourrit la bonne humeur. Hier, il a écrit, enfermé, bercé par le vent gris et les mouvements tristes d'un ciel bas et, aujourd'hui, comme un clin d'œil, un ciel presque bleu et, surtout, cette lumière dorée qui transforme le paysage en un joyeux écrin. Même le vieux poirier semble revigoré. Les ocres, les cuivres et les bronzes de l'automne sont patinés d'une clarté qui les reconstruit : le chat court, avec une légèreté de danseuse, dans le tapis de feuilles mortes et l'air craque de froissements de feuilles chahutées par ses pattes de vent. De la fenêtre, on dirait que Plume vole, qu'il passe d'un bout à l'autre du jardin sans même toucher le sol. Mais, d'un coup, le voilà qui se laisse retomber de tout son poids, couché sur le flanc comme un empereur romain repu, les yeux à la recherche d'un mouvement d'ailes qui serait, par miracle, à la portée de ses griffes.

« J'aimerais tant faire la paix avec Sylvain, songe-t-il, j'aimerais si fort créer avec lui un terrain d'entente où l'un et

l'autre puissions nous épanouir. » Cette photo absente de son bureau, cette incapacité d'accueillir la vie de son fils dans son cœur. Il voudrait être aussi détendu que son chat sur la pelouse, roulant parmi les feuilles, se frictionnant avec une visible volupté des saveurs de l'automne, mais, s'il pense à Sylvain, c'est toujours son visage tiré à coups de serpe qui apparaît, ses mots cassants et cette colère intérieure qu'il semble alimenter sans cesse. A-t-il trouvé un peu de paix sur les plages idylliques de l'île Maurice ? Pense-t-il à ce fils de dix-sept ans qu'il a choisi de ne pas connaître ? Maryline a eu des mots sans concession lorsqu'elle a parlé de lui : « Sylvain est un nomade charmeur qui a peur de lui-même. J'avais dix-sept ans, mais je savais que nous ne pourrions rien construire ensemble, sauf du désespoir, Antoine a eu une vie plus paisible avec moi seule que s'il avait dû affronter la relation tempétueuse et impossible que j'aurais eue avec son père. »

Il a avoué à Ambre qu'il aimerait les rassembler autour d'une table, les faire se rencontrer. « Mais, a-t-elle dit, c'est un rêve d'enfant, mon doux poète ! Maryline construit aujourd'hui sa vie avec Laurent et tu crois qu'Antoine accepterait de voir ce père qui l'a abandonné ? »

Est-ce la douce chaleur qui règne dans le jardin ? Est-ce la lumière que le soleil catapulte sur les feuilles mortes ? Il se surprend à rêver à une relation paisible avec son fils. Il recevra une carte parfumée de l'embrun des Tropiques. *Papa, j'ai réfléchi, j'ai plus de trente-six ans et il est temps que nous fassions la paix. Je n'ai jamais compris ton univers de livres, mais j'aurais pu te respecter dans ta passion. Papa, j'ai envie que nous prenions le temps de mieux nous connaître.* Des phrases de son fils comme celles que lui envoient ses lecteurs, des mots qui régénèrent. Il sourit. S'il avouait ses pensées à Ambre, elle rirait, lui passerait une main volante dans les

cheveux. « Il faut que tu deviennes adulte, Célestin! N'attends pas qu'il t'écrive. Va donc le trouver et tente de renouer avec lui ce contact que tu as laissé se défaire. »

Elle a raison, mais il a peur. Ses tentatives de rapprochement avec Sylvain ont échoué et maintenant qu'il vit à l'île Maurice, c'est encore plus difficile. Il prendrait l'avion, il le chercherait là-bas, il lui parlerait. Pour quoi ? Pour aboutir, comme d'habitude, à une fin de non-recevoir ? Et, même si, sur une plage de sable blanc, la solitude de l'échec a une odeur de noix de coco plutôt que de noisette, elle demeurerait aussi amère.

Lorsqu'il écrit un livre, il sait où il va, malgré les doutes et les incertitudes. Devant son fils, il perd le gouvernail et il s'égaré. Il pense trop, il a besoin de mouvement ! Il se lève, rejoint son chat dans le jardin. Dès qu'il le voit se rapprocher, Plume s'éclipse. Et, bien entendu, ça le fait songer à son fils qui n'a jamais cessé d'en faire autant. Le banc à l'ombre du poirier, les mésanges qui le coiffent en frétilant, le soleil impavide. Le dix octobre a glissé ses jambes d'automne dans une minijupe et ses épaules sont dénudées. Il ferme les yeux, se laisse bercer par la rondeur de l'air ambiant. Le jardin est gavé d'odeurs et le beau temps les souffle dans les narines. Elles prennent de l'ampleur, s'immiscent dans chaque parcelle de vent, reconstruisent la géographie du lieu. Ambre lui a appris à écouter chanter le jardin, Ambre lui a dit de confier ses peines au vieux poirier comme à un sage qui s'imprègne des douleurs pour les rhabiller de lumière. Il a trop vécu dans les livres et, sans elle, sans cette capacité qu'elle a d'accrocher le réel comme une boule de lumière à un sapin de Noël, sa vie n'aurait pas une saveur de mangue mûre. Sans elle, il serait un estropié du cœur. Elle dit : « Tu exagères toujours ! T'aurais-je choisi si je t'avais senti si nul ? » Et il répond: « Tu aimes tant les causes perdues ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

teinte de roses et de dorés magiques.

— Ne traînez pas ! Votre femme va se réveiller. Il tend la main au boulanger au-dessus du comptoir. Une poignée franche et un sourire. Il voudrait lui dire « Dario, j'aime beaucoup venir chez vous ! » mais, à cet instant, la porte tinte, poussée par une voisine. Il se tait, sourit, file et remercie la femme qui s'écarte pour lui libérer le passage.

— Bonne journée, Monsieur Célestin.

— À vous aussi, Marguerite.

Il entend Dario, le boulanger des âmes, accueillir sa cliente avec des mots qui croustillent.

Il déjeunera de petits pains au chocolat et de morceaux de soleil. Il a envie d'arriver vite à la maison, de surprendre son amour au lit et de lui passer sous le nez le sachet odoriférant et tiède. Il la voit frémir, sourire dans un demi-sommeil, devinant la surprise et savourant l'amour qui brûle entre eux depuis leur première rencontre. Elle murmurerait : « Tu as préparé du café ? » Lui : « Bien sûr, que crois-tu ? » Elle : « Tu oublies tout quand tu désires me faire plaisir. » Elle soulèverait les paupières et la journée pourra commencer, réelle enfin parce que vue par elle, l'aimée, Ambre, la journée illuminée par sa présence sur la terre.

Peu lui importe qu'on croie qu'il est fleur bleue. Les intellectuels en raisons courtes qui le dénigrent sont cassants parce qu'ils ne se nourrissent que d'idées sombres. Lorsqu'ils examinent nerveusement les équations qu'ils trimballent dans leur tête, voient-ils encore le soleil se lever ?

Il sourit. Dans la rue, entre les arbres, sur le chemin de la maison, l'aurore habille le jour d'une robe abricot. Il s'arrête, s'enivre de cette aube pulpeuse, s'en emballe. Il oublie soudain tout, Sylvain et ses orages, les interrogations qui parsèment sa vie. Il sent contre la sienne la peau de velours du soleil qui se lève. Il a envie d'ouvrir la bouche et de mordre à pleines dents

dans la lumière. Mais, là, soudain, lourd dans sa main, le sachet du boulanger le ramène au présent. Il se remet en route, presse le pas. Ambre, c'est sûr, ne restera plus longtemps endormie quand, dans le ciel, la beauté est juteuse comme un fruit mûr.

Il pénètre dans la maison sur la pointe des pieds, guide la porte pour qu'elle ne grince pas. Dans la chambre, sa femme est couchée sur le dos, les yeux fermés. Il s'approche d'elle, tend le sachet vers ses narines et son visage s'éclaire.

— Tu as préparé du café ? demande-t-elle. Soudain, il se rend compte que non.

— Tu oublies tout quand tu désires me faire plaisir.

Il rit. Elle a évidemment raison.

La rencontre avec Maryline l'a apaisé. Il raconte à Ambre ce qui s'est passé là-bas. La tendresse entre Laurent et la jolie libraire, leur complicité et cette force intérieure acquise par Maryline.

— Jamais, dit-il, je n'aurais cru que la jeune fille fragile rencontrée dans le train, il y a plus de onze ans deviendrait cette femme lumineuse, et aujourd'hui, j'ai le sentiment que c'est à mon tour de prendre exemple sur elle, tu le sais, elle m'admirait et voilà que je lui rends la monnaie de sa pièce, j'ai l'impression qu'elle est plus forte que moi.

Ambre sourit.

— Cette pâte d'amandes est délicieuse, je conserve un croissant pour tout à l'heure, Dario sait décidément ce que j'aime le plus.

— On pourrait dire qu'il te connaît mieux que moi !

— Tu seras donc toujours aussi jaloux ! Célestin, je fréquente la boulangerie de Dario plusieurs fois par semaine et, à force de parler de tout et de rien, nous avons, l'un et l'autre, laissé échapper quelques secrets et, surtout, nous avons appris à nous savourer sans nous l'avouer.

— Et je ne devrais pas me montrer jaloux d'un homme qui te savoure !

Elle rit.

— Mon amour, tu as soixante-deux ans et tu cultives les émotions d'un enfant de treize ans, et sa révolte, et son malaise. Tu es adulte, ô combien grandement, en chacun de tes livres, mais, dans la vie, ne m'en veux pas, tu piétines encore tes vieux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce matin-là, le ciel avait des allures de concierge; les nuages barbotaient dans des ragots de vent. Dans son cœur, c'était pourtant la fête. Maryline l'avait appelé : « Célestin, je suis heureuse! » Voletaient, dans sa voix, des papillons de lumière. « Célestin, je suis heureuse ! » On parle si souvent des malheurs qui nous assaillent et la joie, dans tout ça, fait grise mine. Il avait laissé glisser le papillon fragile de son oreille vers son cœur et, c'était venu tout seul, il avait répondu: « Moi aussi, lorsque je vous entends. »

La relation avec Maryline l'éblouissait. Sa douce exubérance, son enthousiasme lumineux et la présence d'Antoine, ce petit-fils ombrageux avec qui il n'osait guère naviguer au grand large. Que lui dire qui ne le choque pas ? Comment se faire accepter par lui ? C'était à propos de son fils que Maryline l'appelait. Sa voix était montée dans les aigus lorsqu'elle lui avait dit : « Antoine désire mieux vous connaître, il désire vous rendre visite à Ambre et vous, la démarche vient de lui, c'est merveilleux, n'est-ce pas ! »

Quand il a raccroché, il a filé vers le salon. Ambre était assise dans le canapé, elle lisait. D'habitude, il s'approchait d'elle à pas de loup pour contempler son bonheur de vivre, penchée sur un livre ou les yeux perdus dans l'étoffe d'un morceau de musique. Mais, là, trop heureux, il avait envie de sauter, il est entré dans la pièce comme un boulet : « Tu sais quoi ? Antoine désire nous rencontrer ! C'est génial, non? »

Elle ne sursaute pas, lève les yeux de son ouvrage, se tourne vers lui et sourit. Lui, tout à son élan:

— Ça ne te fait pas plus plaisir que ça ?

— Tout le monde n'exprime pas sa joie comme un pet ! Oui, Célestin, je suis heureuse, profondément heureuse.

Il retrouve, dans les mots de son amour, le velouté qui habillait ceux de Maryline, si proches l'une et l'autre, si différentes et si semblables.

— Tu parles comme Maryline, avec la même vigueur ailée.

Elle passe la main dans ses cheveux, ses yeux brillent comme une aurore.

— Célestin, mon amour, ma joie n'explose pas comme la tienne, mais elle est aussi grande.

Antoine est venu chez eux le lendemain. Revêche sur le pas de la porte, avec une dégaine de gangster qui vient exiger des comptes, ses cheveux noirs, comme ceux de sa mère, son teint du Midi et son regard comme des balles de revolver. Mais Ambre est désarmante et les méchants lui font vite allégeance.

— Viens t'asseoir dans le salon, j'ai préparé du cacao comme tu l'aimes.

Il a semblé surpris.

— Qui vous a raconté ça ?

— Ta mère, bien entendu!

— Vous voulez m'amadouer ?

— Nous n'en avons pas l'intention.

Ils se sont retrouvés à trois autour de la table basse du salon. Antoine a précisé d'emblée :

— J'aime ma mère, mais je suis content qu'elle ne soit pas présente. Je ne lui ai jamais parlé comme je vais le faire. Je ne vous connais presque pas, c'est plus facile. Avec elle, il y a trop d'émotion. Elle n'a jamais voulu me révéler l'identité de mon père. « Il est parti, nous a laissés, je ne veux plus parler de lui ! » et j'ai accepté sa décision, c'était plus simple, mais ça me rongait. Enfant, j'avais encore mon oncle Frédéric, qui

m'amusait et me faisait rêver, mais, ensuite, après sa mort, ce fut très dur. J'avais besoin de ces racines et je ne pouvais me raccrocher à rien. Maman souffrait, je ne voulais pas insister. Alors que je trouvais enfin un fragile équilibre, m'étant créé une tour d'ivoire où Frédéric n'était pas tout à fait mort et où mon père était un aventurier en quête de lointains horizons, vous êtes arrivé avec votre fichu récit, la mort de mon oncle en direct et vous, en plus, ce soir-là, au bistrot, devant mon verre d'Orval, à me révéler que vous étiez mon grand-père et que vous l'aviez découvert par hasard. Imaginezvous le bouleversement ? Je n'en ai pas dormi pendant deux nuits, c'était trop fort, et j'entendais ma mère qui sanglotait dans sa chambre. « C'est du bonheur, m'a-t-elle déclaré le matin, au petit déjeuner, c'est du bonheur, Antoine ! La vie nous offre là un merveilleux cadeau ! » J'étais abasourdi, vous imaginez, des grands-parents soudain et la possibilité d'enfin rencontrer l'homme qui m'avait donné la vie, mais il n'était pas là, avait filé au bout du monde comme dans le rêve de lui que j'ai créé. Maman est une femme merveilleuse et elle a toujours eu pour moi toutes les attentions du monde, mais j'ai besoin de savoir qui est mon père, pourquoi il n'a jamais voulu de moi, j'ai comme un cri au fond du cœur : pourquoi cet homme, votre fils, ne m'a-t-il jamais aimé ?

Personne n'a meublé le silence qui a suivi l'averse. Les phrases d'Antoine sont restées chaudement plantées dans le sol et chacun a attendu que celui-ci les absorbe. Ambre a tendu le bras vers la cruche de chocolat chaud, en a versé dans la tasse devant Antoine. Leurs regards se sont accrochés comme on se tend la main, Antoine a saisi la tasse, a avalé une gorgée de cacao.

— Il est délicieux, a-t-il murmuré.

Puisque la parole était ressuscitée, Ambre a dit :

— Nous nous posons la même question que toi. Comment

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

perle émue, s'abandonnant au désespoir devant la table de la cuisine, son mec envolé et son corps épanouissant avec magie le fruit de leur amour. Maryline, dix-sept ans, comme un pépin triste dont le destin est de germer dans un pays en guerre. Sa grossesse solitaire enveloppée de voiles désespérés et, elle le leur a avoué, son envie d'en finir, car, lorsqu'elle déprimait, elle se persuadait qu'elle ne pourrait pas affronter la vie et son bébé, elle, loin de ses parents et obligée de tisser seule la tapisserie de son avenir.

Elle leur a dit : « Je savais qu'il ne reviendrait pas. Quand j'ai lu son mot message, *Nous nous sommes rencontrés dans un train. Je suis parti en prendre un autre. Adieu*, j'ai su que je l'avais perdu. Durant les mois que nous avons passés ensemble, il m'avait raconté sa peur de la vie, son désir de mourir quand il ne contrôlait pas la situation et cette crainte qu'il avait enveloppée autour du cou comme une écharpe trop serrée. » Il me disait : « Laisse-moi, Maryline. Lorsque j'ai peur, je deviens injuste et je ne peux pas contrôler la panique qui s'empare de moi. J'étouffe, tu comprends, je veux mourir de toute mon âme, tu n'existes plus et le bonheur n'est plus au monde. »

Maryline leur a raconté qu'alors il se recroquevillait, « On aurait cru une huître », qu'il allait jusqu'à se blottir en boule dans un coin de la pièce et qu'il se balançait lentement pour faire face à lui-même, isolé de la lumière et de la vie. « Je ne devais pas tenter de le sortir du trou, il était inconsolable ! » Ambre s'est étonnée :

— Nous ne l'avons jamais connu ainsi, mais c'est vrai, que faisait-il lorsqu'il s'enfermait dans sa chambre et qu'il en revenait avec des yeux rouges ?

— Il pleurait sans doute, a précisé Maryline, c'est fou ce qu'il pouvait pleurer lorsqu'il était prisonnier de ses monstres. Il n'a jamais rien voulu m'en dire, mais j'avais peur qu'un jour ils

soient plus forts que tout l'amour que je lui apportais. J'étais fragile moi-même, j'avais besoin de lui parce qu'à l'époque, je n'avais pas encore construit de lien solide avec moi-même. Il est parti sans que rien de particulier ne surgisse dans notre quotidien. La veille, nous avons passé une soirée souriante, nous avons joué à un jeu de toupie et, pour la première fois depuis que je lui avais annoncé ma grossesse, il avait même blagué sur ce petit que nous allions avoir ensemble. Comment ne me suis-je doutée de rien ? Il s'était enfermé dans la coquille de son malheur, il avait pris une décision irrévocable et il a joué la joie pour que je ne me doute de rien. Qu'est-ce que je lui en ai voulu de filer ainsi ! Au fond de moi, je savais qu'il ne pouvait pas agir autrement. Il n'aurait jamais osé partir si nous en avions parlé. Je ne crois pas qu'il ait voulu me rendre malheureuse, mais quelle inconscience, n'est-ce pas ? Moi fragile et ce petit dans mon ventre ! Je me suis endormie paisible pour me réveiller en enfer. Qu'est-ce qui lui faisait aussi peur ? Un jour, il a failli m'en dire plus. Il a surgi de ses brumes infernales comme un navire en perdition et il a crié « Maryline, je ne veux plus jamais vivre ça, tu comprends ? Plus jamais, plus jamais ! » J'aurais tant voulu savoir de quoi il parlait, je l'ai pris par les mains, j'ai attendu qu'il m'en raconte davantage. « Tant de haine ! at-il ajouté, tu ne peux pas imaginer ! », mais il est retourné dans sa tempête glacée, où personne ne pouvait le rejoindre.

Elle leur a demandé ce qu'il avait vécu de si grave pour souffrir autant. L'un et l'autre ont donné leur langue au chat. Il leur avait toujours tout raconté jusqu'à ce jour de ses quinze ans. C'est à partir de ce moment qu'il avait changé et, Ambre a eu cette phrase : « Il est devenu un moineau qui se prenait pour un aigle. »

Maryline a souri et a répondu que c'était l'image exacte. « Il

voulait montrer à tous qu'il était un homme fort, un vainqueur, oublier ses blessures en déployant son envergure, mais, au fond, il demeurerait un oisillon qui avait besoin de sa mère. » « De son père, a-t-il songé, comment ne me suis-je jamais rendu compte de l'état de mon fils, de ce désert intérieur qu'il arpentait ? J'ai vécu à côté de lui comme s'il était un étranger, deux chemins parallèles qui jamais ne se sont croisés, je me suis contenté des apparences, car elles me rassuraient : il a dû sentir que je l'évitais et c'est pour cela qu'il ne s'est jamais ouvert à moi. »

À ce moment, parce qu'elle le devinait, Ambre lui a posé la main sur l'épaule et elle a murmuré :

— Célestin, tu n'as pas à t'en vouloir, je suis sa mère, il me parlait plus qu'à toi, mais je n'ai jamais imaginé que ses tourments avaient la profondeur et la force d'attraction d'un trou noir. Si quelqu'un doit s'en vouloir, c'est moi.

Maryline était assise dans le fauteuil en face du canapé où ils se tenaient côte à côte :

— Vous êtes mignons, s'est-elle exclamée, cette question m'a labouré le cœur ; ni vous, ni moi n'avons à culpabiliser. Lorsqu'il se sentait mal, Sylvain s'enfermait, il entrait en enfer et il n'avait que faire des anges bienfaisants. Il partait là où personne, même pas sa mère, ne pouvait le rejoindre.

Quelle illusion de croire que l'on connaît les personnes que l'on côtoie ! Leur fils était, au fil de son adolescence, devenu un étranger, mais n'est-ce pas notre cas à tous à un moment donné de notre vie ? Nous nous éloignons de nos proches, nous leur dissimulons nos rêves et ces désirs dont nous n'osons pas leur parler. Et nos peurs. Pour éviter de leur révéler nos marées noires et nos noyades. Comme Sylvain, nous jouons à être des aigles alors que nous ne sommes que des moineaux. Il a souri, s'est souvenu d'une anecdote de sa propre vie, une invitation à un goûter chez des amis ; il avait mal digéré et l'idée de manger

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

masseur comme moi. Nous avons fait connaissance lors d'une formation à Toulouse. Il m'a parlé de son île avec un tel bonheur dans les yeux et il m'a dit que la France l'avait déçu, qu'il avait cru pouvoir y trouver le bonheur, mais qu'il n'y avait rencontré que des gens pressés qui ne prennent plus vraiment garde à l'existence de l'autre. Il m'a ouvert les yeux, j'ai eu envie de changer de rythme : ne plus devoir être rentable, avoir le choix de vivre sans me presser en me contentant de ce que j'ai sans désirer davantage. Quelle liberté, vous ne pouvez pas savoir !

Il a songé à cette phrase de Pepe Mujica, le président uruguayen, ces mots lus dans un magazine quelques jours avant leur départ : « Les pauvres sont ceux qui ont toujours besoin d'avoir plus. » L'homme avait raison et leur fils, qui ne devait jamais avoir entendu parler de ce président hors du commun, était en train de le leur prouver.

— Voilà, il fallait que je parte. Je ne pouvais plus me regarder en face et c'est pour cela que je suis devenu aussi agressif avec les autres. Vous avez fait ce que vous pouviez et je ne vous ai pas offert la chance de vous occuper de moi, de m'aider. De vous, je ne voulais rien parce que j'avais peur de vous causer trop de mal.

C'est à cet instant que Maryline et Antoine sont entrés dans la conversation. Ambre a-t-elle cru que c'était opportun ? D'une voix calme, elle a demandé :

— Et cette femme merveilleuse et ce fils que tu as abandonnés ? Excuse-moi de t'interrompre, Sylvain, mais j'ai besoin de comprendre.

Le visage de leur fils s'est crispé et il a cru qu'il allait les planter sous les palmiers. Pourquoi Ambre, si délicate, l'avait-elle interrompu au risque de le perdre ? Il a eu la réponse. Les yeux brillants de larmes retenues, elle a ajouté :

— Je devine ta souffrance, mais tu n'as pas le droit de ne

parler que de toi !

— Maman, a commencé Sylvain sur un ton fermé, presque agressif, maman...

Il a soupiré, a fermé les yeux, a inspiré profondément. Il luttait contre lui-même, contre une envie de se lever sans doute, de fuir à nouveau, de les laisser sans réponse.

— Maman, ne m'interromps plus. Laisse-moi marcher à mon rythme ou je n'arriverai jamais au bout de ce que je veux partager avec vous. Je ne peux pas vous éclairer en deux minutes alors que je souffre depuis plus de vingt ans.

Ambre a eu un léger mouvement de recul, s'est enfoncée dans les coussins de son fauteuil et lui, tout à coup, a revu le visage orageux de Sylvain, ce soir où il est revenu du collège. Il avait quinze ans ; allait-il enfin se libérer de cet é vénement qui avait transformé sa vie, allait-il les délivrer des questions que, depuis, ils ne cessaient de se poser ? Il avait chaud, incendié d'impatience et brûlant de la crainte d'apprendre quelque chose qu'il aurait préféré ne jamais savoir. Les dés étaient jetés. Sylvain s'est apaisé, a même réussi à sourire.

— Je comprends votre désarroi. J'imagine votre étonnement de me voir aussi calme. C'est le fruit d'une thérapie et de longs mois de silence, d'oubli, c'est aussi le fruit de l'amour.

Il a laissé un blanc. Ses yeux ont pris la teinte turquoise du lagon. Sa peau gorgée de soleil comme une papaye mûre respirait un bonheur retrouvé.

— Oui, l'amour, a-t-il poursuivi. Lorsque j'ai rencontré Maryline, je n'étais pas prêt à donner et à recevoir de l'amour. J'ai fui en elle comme je vous ai fuis, j'ai tenté de m'oublier, je me suis menti. Jusqu'à lui faire un enfant. Le jour où elle m'a annoncé qu'elle était enceinte, j'ai voulu mourir. Je ne pouvais pas lui avouer cela, non ? Elle avait dix-sept ans et moi à peine trois ans de plus et aucun courage. J'ai joué le jeu du petit ami

comblé pendant quelques semaines, mais, en moi, j'étouffais chaque jour un peu plus. Je songeais « Sylvain, il faut que tu te flingues, tu ne mérites pas de vivre ! » et j'allais donner la vie à un enfant. Je n'ai pas pu affronter la réalité et j'ai fichu le camp. J'ai cru que ma fuite me libérerait, mais la lâcheté est un étouffeur qui vous étouffe ; songer à Maryline et à cet enfant m'était insupportable. Et quand j'y pense aujourd'hui, ça me fait toujours aussi mal.

Il a essuyé une larme qui glissait sur sa joue. Un condé a voltigé au-dessus de sa tête, a filé, en aviateur averti, vers la table basse installée entre eux, y a picoré une miette de pain ou un reste de biscuit et a escaladé à toute allure l'échelle du ciel avec une légèreté pleine de grâce. Sylvain a toussoté, a repris :

— J'ai abandonné Maryline et son fils et j'en suis honteux.

Un nouveau blanc, sans oiseau agile qui puisse le décorer.

— Si je n'étais pas parti, je serais devenu fou. Ou je me serais suicidé.

Ambre s'avance vers le bord de son siège, mais Sylvain l'arrête.

— Je suis vivant, maman et j'ai trouvé un équilibre. Je sais que tu songes à Maryline et à son fils. Quel équilibre ont-ils pu trouver après mon départ ? Pourquoi ne les ai-je jamais contactés ? Ai-je pendant une seconde réfléchi à la vie de ce fils sans père, à cette jeune femme seule et pétrie de détresse ? Ces interrogations m'ont hanté et elles me poursuivent encore. Il s'agissait d'une question de survie: c'était la fuite ou la mort. Et, ensuite, j'ai eu honte, maman. Je me réconfortais en me persuadant qu'une fille comme elle ne pourrait trouver que le bonheur : qu'est-ce qu'elle était lumineuse lorsque je l'ai connue !

Le condé revient. Cette fois, il se pose délicatement sur le dossier du siège de Sylvain, semble écouter ce qu'il dit, sautille

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans la collection
« Littérature ouverte »

Geneviève Amyot, *Je t'écrirai encore demain*
Frank Andriat, *Avec l'Intime*
Frank Andriat, *Pont désert*
Frank Andriat, *Reçois et marche*
Frank Andriat, *Jolie libraire dans la lumière*
Georges Baguet, *Le miroir allemand*
Jean-Marc Bastière, *Les anges d'à côté*
Pierre-Marie Beaude, *Marie la passante*
Maurice Bellet, *Les allées du Luxembourg*
Maurice Bellet, *La nuit de Zachée*
Roger Bichelberger, *Le petit livre de la faiblesse*
Christian Birgin, *L'ange, le sage et le rieur*
Christian Birgin, *La chair et la lumière*
Olivier Bleys, *Le jardinier d'Assise*
Jean-Claude Boulès, *Pèlerin sans église*
Jean-François Bouthors, *Jonas l'entêté*
Bernard Cattaneo, *Bernard le vénérable*
François Cheng, *Œil ouvert et cœur battant*
Didier Decoin, *Les sentinelles de lumière*
Jean Debruyne, *La dame du Palais-Royal*
Sylvie Doizelet, *L'inquiétude*
Cécilia Dutter et Joël Schmidt, *Et que le désir soit*
Bernard Feillet, *L'arbre dans la mer*
Philippe Gay, *Que dis-tu de la nuit ?*
Véronique Gallo, *Tout ce silence*
Sylvie Germain, *Les échos du silence*
Sylvie Germain, *Mourir un peu*

Sylvie Germain, *Songes du temps*
Sylvie Germain, *Quatre actes de présence*
Emmanuel Godo, *Un prince*
Eugène Green, *La rue des Canettes*
Fabrice Hadjadj, *Pasiphaé*
Christophe Henning, *Il fallait Osée*
Jean Humenry, *Mes horizons à 180°*
Isabelle Jarry, *Au désert*
Jacqueline Kelen, *Bréviaire du colimaçon*
Jacqueline Kelen, *Le passage de la Fée*
Marianne Kohler, *La caverne du cœur*
Martine Laffon, *Le surplus du monde*
François Lebouteux, *Car ils ne savent ce qu'ils font...*
Guy Luisier, *Les carnets du Fils prodigue*
Baptiste Marrey, *L'évangile selon Tommaso*
Florence Mauro, *Viens*
Philippe Meirieu, *Récits d'enfance*
Théodore Monod, *La mort de la « Baleine rouge »*
Colette Nys-Mazure, *Secrète présence*
Colette Nys-Mazure, *Singulières et plurielles*
Colette Nys-Mazure, *L'âge de vivre*
Colette Nys-Mazure, *La liberté de l'amour*
Colette Nys-Mazure, *Perdre pied*
Colette Nys-Mazure, *Battements d'elles*
Colette Nys-Mazure, *Célébration du quotidien*
Colette Nys-Mazure, *Célébration de Noël*
Colette Nys-Mazure, *Contes d'espérance*
Colette Nys-Mazure, *Courir sous l'averse*
Colette Nys-Mazure, *L'eau à la bouche*
Catherine Paysan, *La prière parallèle*
Gabriel Ringlet, *Un peu de mort sur le visage*
Marie Rouanet, *Douze petits mois*

Brigitte de Saint-Martin, *Si je t'oublie Constantin*
Catherine Ternynck, *Chambre à part*
Didier Vanhoutte, *Le sablier renversé*
Benoît Vermander, *À taire et à planter*
Tanguy Viel, *Cet homme-là*
Alain Vircondelet, *La maison devant le monde*

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en avril 2014

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : mai 2014

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
602/2014